

Marianne Debouzy

Historienne, Université de Paris VIII

Les *Industrial Workers of the World*, marxistes et libertaires

Au début du xx^e siècle, dans la période de turbulences marquée par de grandes mutations de l'économie et de l'industrie des États-Unis et par une succession de crises et de conflits sociaux, est apparue une organisation ouvrière, les Industrial Workers of the World, qui fit renaître les espoirs de la gauche du mouvement ouvrier, écrasée lors des événements de Haymarket (1886) et de la grève Pullman (1894). Le Congrès fondateur des IWW réunit en 1905 toutes les forces de gauche de l'époque : 200 délégués de 34 organisations locales, régionales et nationales incluaient des socialistes du Socialist Labor Party et du Socialist Party, des syndicalistes réformistes et révolutionnaires, et des anarchistes¹. Se côtoyaient des militants obscurs et des personnalités connues comme William Haywood, Eugene Debs, Daniel DeLeon, Mother Jones et Lucy Parsons etc. Certains représentaient des partis, des syndicats ou des groupes, d'autres ne représentaient qu'eux-mêmes ou des idées.

Fondation des IWW

Quel était leur projet ? La création d'un grand syndicat « One Big Union » ouvert à tous les travailleurs, sans discrimination ni exclusive à l'égard de quiconque, par opposition à la fédération des syndicats de métier, l'American Federation of Labor, hégémonique à l'époque. Il s'agissait aussi d'un syndicat qui mettait en cause l'ordre social fondé sur le capitalisme. Cette conception du syndicalisme traduisait la prise de conscience que la production industrielle de masse rendue possible par la mécanisation signifiait la fin des métiers et l'omniprésence de l'ouvrier non qualifié et interchangeable. Il y avait là un amalgame d'idées socialistes, marxistes, anarchistes et plus généralement « radicales » inspirées des traditions européenne et américaine. Car il faut se garder de donner un sens doctrinal trop précis aux mots socialisme, marxisme et anarchisme aux États-Unis à l'époque. Ils renvoient à un socialisme vague, idéaliste, humanitaire, un mélange d'idéalisme chrétien et d'idéologie communautaire, un marxisme et un anarchisme réduits à des formules simples en apparence plus qu'à une connaissance approfondie des textes et des théories. D'un côté, les IWW

affirment qu'ils « adhèrent clairement aux données économiques fondamentales formulées par Karl Marx », de l'autre les orientations de l'organisation et surtout les attitudes ainsi que l'esprit de ses membres (refus de l'autorité, des valeurs de la société capitaliste, exaltation de l'autonomie ouvrière) sont fortement marqués par l'anarchisme. Ce qui nous intéresse c'est précisément la question de savoir comment marxisme et anarchisme ont cohabité dans le mouvement, quelles conditions leur ont permis de coexister ? sous quelle forme ? Avant d'aborder ces questions il faut rappeler qui sont les membres des IWW et quelle a été leur action.

Composition

Les travailleurs qui rejoignent les rangs des IWW : mineurs de l'Ouest, travailleurs saisonniers dans le bois et l'agriculture, itinérants des chantiers de construction, immigrés récents des pays du Sud et de l'Est de l'Europe travaillant dans les usines de la côte Est, Noirs, femmes, enfants, sont, pour la plupart, méprisés et exclus par l'AFL. Les IWW, eux, organisent tous les travailleurs sans distinction de race, de nationalité, de sexe. Ils se sont violemment opposés aux socialistes de Californie qui se prononçaient en faveur de l'exclusion des Asiatiques. Ainsi le journal *Solidarity* rappelait-il haut et fort : « “Prolétaires de tous les pays unissez-vous !” Quand Karl Marx a formulé ce slogan, il n'a pas voulu dire “tous les prolétaires sauf les Chinois et les Japonais”. Il a inclus les Noirs, les Hindous et les Asiatiques dans son appel révolutionnaire. »³ Le personnage devenu le symbole des IWW c'est le *hobo*, travailleur sans domicile fixe, considéré comme « le vrai prolétaire ». Un journal des IWW traçait ainsi son portrait : « Le travailleur nomade de l'Ouest incarne l'esprit même des IWW »⁴. Et d'ajouter : « Son cynisme tonique, son mépris franc et avoué pour la plupart des conventions de la société bourgeoise... en fait un exemple admirable des doctrines iconoclastes du syndicalisme révolutionnaire. Sa position atypique – à moitié esclave industriel, à moitié aventurier vagabond – fait qu'il est infiniment moins servile que l'esclave des usines de la côte Est ». Cette figure mythologique n'épuise pas pour autant la diversité des *wobblies* (nom donné aux membres des IWW) et de leurs pratiques.

Luttes

Les IWW ont mené des luttes dont beaucoup sont devenues légendaires : grèves militantes dans les mines de l'Ouest comme à Goldfield, Nevada et dans les mines du Minnesota en 1906-1907, sur la côte Est dans les aciéries de McKees Rocks, en Pennsylvanie en 1909, dans les usines textiles de Lawrence, dans le Massachusetts en 1912, et de Paterson dans le New Jersey en 1913. D'autres combats dans le Sud ont mobilisé les travailleurs du bois en

Louisiane et au Texas en 1910-1912, les ouvriers agricoles à Wheatland, en Californie en 1913, les forestiers et les bûcherons de la côte du Pacifique, les mineurs de Butte au Montana en 1914 et du Minnesota en 1916.

Les IWW se sont aussi battus pour la liberté d'expression dans les rues des villes de l'Ouest : Spokane dans l'État de Washington en 1909, Fresno, en Californie en 1909-1910, San Diego en 1912. Dans ces *free speech fights* les orateurs de rue informaient les travailleurs, dénonçaient les pratiques des agences de recrutement à la solde des employeurs et ils tentaient de syndicaliser ceux qu'on appelait les *floaters* pour qu'ils puissent lutter collectivement contre ces pratiques. Les autorités municipales, qui jugeaient les discours des IWW séditions, anti-patriotiques et menaçants pour les employeurs, adoptaient des mesures interdisant aux IWW de prendre la parole et les emprisonnaient s'ils ne respectaient pas les arrêtés municipaux. Il s'agissait donc d'abord de conquérir le droit à la liberté d'expression – et plus d'un wobbly s'est fait arrêter pour avoir lu dans la rue la Déclaration d'Indépendance. L'enjeu était aussi de conquérir le droit de s'adresser aux travailleurs, de les recruter sans qu'interviennent les employeurs et de briser le monopole des agences de recrutement sur le marché du travail.

Le Pragmatisme des IWW

Les fondateurs des IWW avaient un projet commun – la création d'un grand syndicat pour tous, même si la diversité des opinions et des courants représentés lors du congrès fondateur des IWW pose problème lorsqu'il s'agit de définir leur idéologie qui s'inspire de plusieurs sources. C'est une idéologie composite qui intègre des éléments du syndicalisme, du socialisme, du marxisme, de l'anarchisme et qui, à partir de 1908, s'apparente à l'anarcho-syndicalisme. Salvatore Salerno parle de « pluralisme révolutionnaire »⁵ ancré dans l'expérience des luttes et de la solidarité plutôt que dans les théories. Il faut, bien évidemment, distinguer les déclarations de principe des fondateurs et les pratiques de la base, mais il faut rappeler que les fondateurs n'étaient pas, à quelques exceptions notables comme Daniel DeLeon, des théoriciens. Bill Haywood, par exemple, n'a jamais fait mystère de ce qu'il donnait la priorité à la pratique sur la théorie. Ne déclarait-il pas : « Je n'ai jamais lu *Le Capital* de Marx mais je porte les marques du capital sur toute ma personne »⁶? Dans un discours du 10 mars 1911, il revenait à la charge : « Je ne suis pas très calé sur les théories avancées par Jaurès, Vandervelde, Kautsky et d'autres qui écrivent sur la grève générale ou en parlent, mais je ne suis pas ici pour théoriser ni pour parler dans l'abstrait, mais pour traiter du sujet concret, c'est-à-dire de la question de savoir si la grève générale est une arme efficace ou pas pour la classe ouvrière »⁷. On pourrait citer bien d'autres dirigeants partageant cette attitude : Vincent St John, à la tête

des IWW de 1908 à 1915, ou Arturo Giovannitti et Carlo Tresca, anarchistes qui ont joué un grand rôle lors de la grève de Lawrence. L'historien anglais Ralph Samuel décrit le mouvement wobbly comme « prônant une espèce de communisme sans doctrine »⁸. Les dirigeants des IWW partaient de l'expérience des travailleurs, de leur capacité à se battre, à mener des grèves, à faire preuve de solidarité et à défier l'autorité. Ils étaient convaincus que la production de masse inculquait les principes de base du marxisme au travailleur industriel « qui devenait un révolutionnaire par la force de l'habitude ». Des slogans résumaient la philosophie des wobblys : « Les travailleurs produisent tout, ils devraient tout posséder », « le mal fait à l'un est un mal fait à tous », « un coup porté sur le lieu de travail en vaut dix dans les urnes ». Ralph Chaplin, militant et compositeur de chansons, se souvient : « À la différence des marxistes orthodoxes, nous n'avions pas de Bible révolutionnaire. Notre simple croyance se résumait dans *The Little Red Song Book*, le Préambule de la Constitution des IWW et une poignée de brochures à 20 cents. »⁹

Le marxisme

Pourtant l'idéologie wobbly se fondait sur quelques principes de base empruntés au marxisme. Ils reprenaient la notion de lutte de classes présentée comme « la logique impitoyable de l'histoire », l'idée que le capitalisme portait en lui les germes de sa destruction, la conception de la « mission historique » du prolétariat et de l'émancipation de la classe ouvrière par la classe ouvrière elle-même. On peut aussi retrouver la trace de théories économiques de Marx : théories de la valeur travail, de la plus-value, de la marchandise, vision de l'État comme émanation et instrument de la classe dominante et des tribunaux comme les agents des capitalistes. Mais ce n'était pas tant les théories marxistes que les wobblys connaissaient qu'une version simple de la doctrine fondée sur l'expérience. Elizabeth Gurley Flynn l'a expliqué dans son autobiographie. À propos de la grève de Lawrence, elle écrit : « Nous leur parlions de leur pouvoir en tant que travailleurs, en tant que producteurs de la richesse, créateurs du profit, et ils pouvaient le voir à Lawrence. Posez les outils, croisez les bras, arrêtez les machines, et la production est morte, les profits ne coulent plus. Nous parlions du marxisme comme nous le comprenions – lutte des classes, exploitation du travail, utilisation de l'État et des forces armées contre les travailleurs. Il était là sous nos yeux à Lawrence. On n'avait pas besoin d'aller plus loin pour prendre des leçons. »¹⁰ Et elle ajoute : « Nous parlions de "solidarité", un mot superbe dans toutes les langues. Restez soudés. Travailleurs unissez-vous ! Un pour tous, tous pour un ! Le mal fait à l'un l'est à tous ! Les travailleurs sont tous une famille ! C'était ça l'internationalisme. C'était aussi le vrai américanisme. »

Une question théorique avait des conséquences immédiates sur les formes d'action, à savoir la primauté de l'économique sur le politique. La question de l'action politique et de l'affiliation à un parti politique a provoqué des divergences dès la fondation et une scission à l'intérieur de l'organisation au congrès de 1908. Pour Daniel DeLeon, marxiste convaincu, « toute lutte de classe est politique », l'action politique étant « un moyen civilisé de parvenir au progrès »¹¹. Mais beaucoup de militants présents à la fondation étaient las de l'inefficacité des partis politiques, se méfiaient des politiciens jugés corrompus, critiquaient le légalisme et l'électoratisme des partis socialistes. Pour eux, dire que l'action économique primait sur l'action politique signifiait que l'action sur le lieu de production, et non le fait de mettre son bulletin dans l'urne, conduirait à l'émancipation des travailleurs. Selon Haywood, « le syndicalisme industriel est l'interprétation politique la plus large du pouvoir politique de la classe ouvrière. Car c'est en organisant industriellement les travailleurs que vous donnez un pouvoir politique aux femmes dans les ateliers, vous donnez immédiatement une voix dans le fonctionnement des industries aux Noirs qui sont privés des droits politiques, et la même chose s'appliquerait à tous les travailleurs. »¹²

L'anarchisme

Il n'était pire injure lancée aux IWW par leurs adversaires que le terme d'anarchistes. Les accusations venaient de la grande presse et du *mainstream* mais aussi de la droite du parti socialiste. Eugene Debs, le charismatique leader du parti socialiste, déplorait dans une lettre : « Les IWW sont une organisation anarchiste dans tous ses aspects, sauf son nom, et c'est la cause de tous les ennuis. »¹³ En quoi les IWW s'inspiraient-ils de l'anarchisme ? Compte tenu de la diversité des courants anarchistes – anarchisme individualiste, communiste, anarcho-syndicalisme – de quel anarchisme s'agissait-il ?

Alors que les ennemis des IWW ne cessaient de les attaquer sous prétexte que leurs idées étaient d'origine étrangère : « Leurs enseignements et leurs buts viennent des anarcho-syndicalistes et des anarchistes de France, et ils considèrent l'Allemand Karl Marx comme leur idole et leur guide », de nombreux historiens américains insistent sur le caractère spécifiquement américain des IWW et de leur idéologie. De fait, il existe aux États-Unis une tradition anarchiste qui a ses particularités. Selon Ronald Creagh, la version américaine de l'anarchisme est marquée par « une plus forte empreinte du libéralisme économique, un plus grand respect des consciences individuelles, une plus grande attention aux processus révolutionnaires subjectifs, une expérimentation plus poussée d'une "culture parallèle" et un combat plus soutenu pour la liberté d'expression. »¹⁴ L'anarchisme américain a des sources philosophiques (doctrine des droits natu-

rels), politiques (le Jeffersonisme et le Jacksonisme), et religieuses (primauté de la conscience dans le Protestantisme). Il s'est incarné dans l'anarchisme individualiste de penseurs comme Benjamin Tucker, la désobéissance civile prônée par Thoreau et surtout l'individualisme de la « frontière ». Les IWW seraient le produit de l'individualisme de la frontière et de l'activisme propre aux travailleurs de cette région. C'est la thèse de Melvin Dubofsky qui, avec son ouvrage *We Shall Be All. An History of the Industrial Workers of the World* (Chicago, Quadrangle Books, 1969), a relancé les études sur les IWW à la fin des années 1960. Comme d'autres historiens qui l'avaient précédé, il insiste sur le rôle des mineurs « radicaux » de l'Ouest dans la diffusion de cet anarchisme et sous-estime celui des immigrants, des militants et des intellectuels qui étaient porteurs d'une expérience syndicale et révolutionnaire acquise dans les mouvements sociaux en Europe ou ailleurs aux États-Unis. Le superbe ouvrage de Michel Cordillot, *La Sociale en Amérique, Dictionnaire biographique du mouvement social francophone aux États-Unis, 1848-1922* (Paris, Éditions de l'Atelier, 2002), rend visible la présence d'immigrants et d'exilés militants français dans les organisations ouvrières aux États-Unis, en particulier dans les IWW. Ce travail remet en cause le caractère purement autochtone des IWW.

Des historiens ont aussi montré le rôle des Allemands et des Italiens dans la diffusion du socialisme et de l'anarchisme aux États-Unis. Ils ont souligné l'apport de ces groupes aux débats et aux choix idéologiques qui ont marqué les IWW à leur début. Et d'abord le poids de l'héritage de Haymarket. Plusieurs des martyrs de Chicago étaient allemands et ils ont, avec d'autres dont certains, comme Albert Parsons, étaient américains, donné forme à ce que l'on a appelé « l'idée de Chicago ». Comme le montre Hubert Perrier dans son remarquable article « Chicago, 1885-1887 : du mouvement pour la journée de huit heures à la tragédie de Haymarket »¹⁵, leur doctrine était une synthèse d'idées socialistes, anarchistes et « radicales » inspirées des traditions européenne et américaine, l'idée centrale étant que le syndicat et non le parti serait le moteur du changement révolutionnaire et l'action directe, non les élections, l'instrument de ce changement. Ce sera bien une idée reprise par les IWW.

Après le coup porté au mouvement de Chicago lors des événements de Haymarket en 1886, le rôle des Allemands dans la diffusion des idées « radicales » a connu un certain déclin et, avec l'arrivée massive des Italiens au tournant du siècle, l'immigration italienne devient un foyer très actif du socialisme et de l'anarchisme. Des groupes anarchistes s'implantent dans les villes industrielles à travers tout le pays, parmi les ouvriers de la soie à Paterson, ceux de la chaussure dans le Massachusetts, du cigare à Philadelphie et à Tampa, chez les mineurs de Pennsylvanie, parmi les ouvriers saisonniers de l'agriculture etc. Ils fourniront des militants aux IWW. Allemands et Italiens

n'ont cependant pas le monopole de la diffusion de l'anarchisme. Chez les anarchistes influents à l'époque on ne peut passer sous silence le rôle de certaines personnalités, celui d'Emma Goldman¹⁶, d'origine russe, dans ces années du début du xx^e siècle. Propagandiste infatigable, elle tenta de combiner le communisme anarchiste de Kropotkine et l'individualisme anarchiste de Stirner. Opposée à l'action politique sous la forme électoraliste que lui donnaient les partis, elle se déclarait en faveur de l'action directe, sous la forme de grèves, boycotts, manifestations et actes de désobéissance civile, sans pour autant sous-estimer l'importance d'une transformation de la conscience comme condition du changement économique et social. Elle a souvent participé aux grèves des IWW, à leurs combats pour la liberté d'expression et a contribué à faire pénétrer les idées anarchistes dans le mouvement.

Au congrès de 1908, les opposants à l'action politique, partisans de l'action directe l'emportent et désormais les IWW auront des positions très proches de celles des anarcho-syndicalistes dont le mouvement se développe dans plusieurs pays au début du xx^e siècle. Ces derniers mettaient leur confiance dans le mouvement syndical et l'action directe sur le lieu de production, en réaction contre le parlementarisme et l'électoralisme des partis socialistes. Selon un secrétaire de l'AIT s'exprimant en 1937, l'anarcho-syndicalisme « tient sa doctrine de l'anarchisme et sa forme d'organisation du syndicalisme révolutionnaire » et « Il est en opposition fondamentale avec le syndicalisme politique et réformiste »¹⁷. C'est surtout au niveau des pratiques, des tactiques et des moyens d'action que les IWW doivent beaucoup à l'anarcho-syndicalisme.

La parenté idéologique de l'anarcho-syndicalisme français et de l'*industrial unionism* des IWW est évidente. Les leaders St John, Trautmann et Haywood n'ont pas manqué de la revendiquer et d'affirmer que les IWW avaient tiré les leçons des principes et des tactiques prônés par les anarcho-syndicalistes français avec lesquels ils ont eu de multiples contacts dans les années 1910-1912. Ils ont traduit et diffusé des textes d'Émile Pouget (*Sabotage*) et de Georges Sorel et publié de nombreux articles sur l'anarcho-syndicalisme en France dans la presse IWW. Emma Goldman a fait des dizaines de conférences sur le mouvement européen. Tous ces écrits et débats renvoient à des questions qui sont au cœur du mouvement anarchiste : conception et fonctionnement de l'organisation, définition de l'action directe : grève, sabotage, recours à la violence, vision de la transformation sociale et de la société du futur.

Alors que l'orientation anarcho-syndicaliste des IWW s'affirme après le congrès de 1908, les débats sur les fonctions et les buts de l'organisation demeurent vifs. Deux conceptions s'affrontent : l'organisation devrait-elle être d'abord un syndicat combinant la lutte pour des conditions de travail et des

salaires meilleurs avec un programme socialiste révolutionnaire ou devrait-elle être une organisation révolutionnaire ayant pour seul but de conduire la classe ouvrière à la révolution ? Le Bureau Exécutif de l'organisation était plutôt favorable à la première option et les militants de l'Ouest à la seconde. L'influence de ces derniers s'est traduite, entre autres, dans le refus de l'organisation de signer des contrats collectifs avec les employeurs à l'issue des grèves et de mettre sur pied des fonds de grèves et de secours mutuels. Ils auraient souhaité que l'organisation se consacre avant tout à l'agitation et à la propagande. Rappelons d'ailleurs que les IWW ont toujours considéré que le devoir de la « minorité militante » était de développer la conscience de classe, la solidarité et l'esprit révolutionnaire des travailleurs. D'où la nécessité d'une éducation à la fois pratique – par l'apprentissage de la lutte des classes dans les grèves – et intellectuelle – également l'importance des Ligues de Propagande, des Clubs d'Éducation Industrielle, l'organisation de centaines de Rencontres Éducatives du Dimanche, de forums, de classes, de tournées de conférences, la publication de nombreux journaux dans différentes langues et la mise sur pied de bibliothèques et de groupes de théâtre, l'activité culturelle déployée par les sections locales, sans oublier le rôle des chansons du Little Red Song Book. Les deux conceptions de l'organisation pouvaient paraître contradictoires, mais aux yeux de beaucoup de militants elles étaient complémentaires. C'est ce qu'affirmait Elizabeth Gurley Flynn dans un discours au Civic Club de New York le 31 janvier 1914, à propos de la grève des ouvriers de la soie de Paterson qui n'avaient pas obtenu la satisfaction de leurs revendications : « Qu'est-ce qu'une victoire du mouvement ouvrier ? Je dis que c'est deux choses à la fois. Les travailleurs doivent gagner un avantage économique, mais ils doivent aussi acquérir un esprit révolutionnaire pour obtenir une victoire complète »¹⁸.

Outre la conception même de l'organisation, les IWW empruntaient aux anarchistes leur idée de ce que devait être son fonctionnement, fondé sur le refus de l'autorité et de la hiérarchie. Certes, les IWW avaient des leaders, avec souvent une expérience d'ouvriers qualifiés et de vétérans du mouvement syndical, et ceux-ci étaient parfois des intellectuels. Certains d'entre eux étaient charismatiques, comme l'indiquent de nombreux témoignages, dont celui de Fred Beal sur Haywood. Mais une idée-force de la pratique des wobblies posait que tout membre des IWW était un leader potentiel. Cette conviction découlait d'abord de leur croyance en l'égalité des hommes, de leur refus de toute autorité hiérarchique et aussi de l'idée que la compétence n'avait d'autres fondements que la pratique et l'expérience. À Haywood qui déclarait « Nous sommes tous des leaders » faisait écho un militant, arrêté pour avoir pris la parole dans les rues de Kansas City : « Tout homme de notre organisation a le

même pouvoir et les mêmes droits que n'importe quel autre. Nous n'avons pas... de Samuel Gompers... Nous ne suivons pas un Moïse hors des roseaux ». Ce refus de se soumettre à des chefs est expliqué par Ralph Chaplin en ces termes : « Derrière nos efforts pour provoquer le mécontentement il y avait la sagesse de la lutte des classes née de l'expérience de McKees Rocks, Wheatland, Lawrence, Paterson et beaucoup de soulèvements semblables. Ce savoir faisait partie de l'apprentissage et de l'éducation de tous les membres des IWW. La base était si profondément endoctrinée dans cette croyance que nous pouvions nous vanter de ce que "il n'y a pas de chefs parmi nous – nous sommes tous des chefs". Tout membre, quel que fût son rang ou sa place dans l'organisation, se considérait aussi capable que n'importe quel autre de faire d'une situation de grève potentielle une victoire du mouvement ouvrier »¹⁹. Cette méfiance à l'égard des chefs se traduisait par la demande de limiter strictement les mandats des responsables, des IWW californiens allant jusqu'à demander la suppression du Bureau Exécutif Général de l'organisation. Elle postulait aussi le recours à l'action directe. La grève en est l'exemple le plus connu, la principale arme des travailleurs. Elle a pour objet des buts concrets, immédiats et elle doit élever la conscience de classe. Elle est un moyen de renforcer le pouvoir et la solidarité de la classe ouvrière et une préparation à la grève générale qui assure la mainmise des ouvriers sur l'industrie, l'expropriation des employeurs et l'abolition du salariat. « Une grève c'est un début de révolution ». La grève ultime paralysera l'économie jusqu'à ce que les organismes du commerce et du gouvernement soient administrés par les syndicats. Cette révolution syndicale pacifique aurait lieu simultanément dans d'autres pays. La grève prônée par les IWW c'est une action décidée, contrôlée et résolue par les ouvriers directement concernés. « L'action directe c'est la démocratie industrielle », dit Justus Ebert, dans *The IWW in Theory and Practice*.²⁰ Les grèves menées par les IWW l'ont été dans cet esprit, et tout particulièrement la grève de Lawrence en 1912. Pour unir les différentes nationalités présentes dans les usines (il y en avait 25), Joe Ettor donna à chacune d'entre elles une représentation égale, dans toutes les phases de la grève et dans tous les comités qui furent mis en place. Les 14 groupes nationaux les plus importants étaient représentés à égalité dans le Comité de grève, véritable Bureau Exécutif des grévistes, soumis au seul mandat des grévistes eux-mêmes. Il se réunissait quotidiennement et le représentant de chaque groupe faisait un compte rendu de la situation aux ouvriers de son groupe qui se rassemblaient fréquemment entre eux. Aussi la grève était-elle conduite de façon extrêmement démocratique : le pouvoir de décider des questions importantes résidait dans les assemblées de masse des grévistes. Les meetings fréquents avaient aussi pour fonctions de faire circuler l'information et d'encourager les

ouvriers à poursuivre la lutte. Ils permettaient de maintenir le lien entre les dirigeants et la base. Le Comité de grève, dont les membres n'étaient pas membres des IWW, reconnaissait le leadership des IWW. Joe Ettor, Bill Haywood, Elizabeth Gurley Flynn et d'autres leaders s'efforçaient de susciter des vocations à la base. C'est aussi dans les meetings de masse que les grévistes exprimaient et discutaient leurs revendications. La lutte dura 9 semaines. Des piquets de masse furent mis en place devant les usines et dans la ville eurent lieu des défilés de plusieurs milliers de personnes.

Parmi les formes d'action prônées par les IWW, la plus controversée fut sans conteste le sabotage. Il est difficile de dire précisément quel contenu lui donnaient les IWW et s'ils l'ont souvent pratiqué. S'agissait-il de mettre les machines hors d'usage, de détruire la propriété, de freiner la production, de saboter les produits ? Fred Thompson, vétéran des luttes des IWW et historien du mouvement, rapporte que « les orateurs de rue (*soapboxers*) trouvaient que parler de sabotage donnait à leur auditoire un frisson d'excitation »²¹. Lors d'un meeting socialiste à Cooper Union, en 1911, Haywood déclarait : « Je crois en l'action directe. Je ne connais rien que l'on puisse faire et qui vous donne autant de satisfaction et autant d'angoisse au patron qu'un petit sabotage au bon endroit au bon moment »²². Cette tactique était loin de faire l'unanimité. Les socialistes y étaient hostiles et expulsèrent Haywood du parti socialiste sur cette base en 1912. Même les IWW étaient divisés sur cette question. Ainsi Elizabeth Gurley Flynn affirme qu'il s'agit avant tout d'entraver la production mais que « le sabotage n'est pas une violence physique. C'est un processus industriel interne, simplement une autre forme de coercition »²³. Le sabotage est défini de diverses manières dans la presse militante : par exemple, comme « le retrait de l'efficacité » ou comme « la vengeance aveugle de l'exploité contre la société. » Il est bien difficile de distinguer la rhétorique de la pratique. Toujours est-il que la menace de sabotage provoquait une grande peur chez les employeurs et était constamment dramatisée dans la grande presse. Les débats à l'intérieur de l'organisation étaient vifs, le sabotage tenait une grande place dans les affiches des IWW et l'ambiguïté régnait dans les discours.

Si les IWW se sont inspirés « des tactiques utiles et des principes vitaux des anarchistes », ils ont dit et répété qu'IWW et anarchistes avaient « des organisations et des concepts entièrement différents en ce qui concerne les solutions à apporter aux problèmes sociaux. » Les IWW ne prônaient pas « la propagande par le fait » et affirmaient que l'utilisation des bombes, l'assassinat de capitalistes ou de responsables officiels ne mettrait pas fin au système capitaliste. Ainsi dans *Solidarity*, Ben Williams déclarait que le recours au fusil n'était pas un substitut à l'organisation industrielle et constituait « une illusion fatale »²⁴. Et d'ajouter : « Le recours au fusil est aussi fallacieux que le

bulletin de vote ». Les IWW se disaient opposés à la violence, ne serait-ce que parce qu'elle servirait de prétexte aux autorités pour briser les grèves, mais ils admettaient qu'il faudrait y recourir en cas d'absolue nécessité, pour contrer la violence étatique ou patronale. Ils étaient convaincus que la lutte de classe ne pouvait se faire sans violence, car la classe dominante et ses forces de répression s'en serviraient pour écraser les travailleurs. La résistance passive était souvent évoquée mais, c'est l'action de masse qui était surtout exaltée, d'où l'importance de la grève générale dans la vision de la transformation radicale de la société, surtout dans les années 1910.

Révolution et société de l'avenir

Pendant la grève de Lawrence, voici comment les dirigeants des IWW imaginaient la révolution : « Il y aurait une grève générale, les travailleurs "lockouteraient" les patrons, prendraient possession des industries et déclareraient l'abolition du système capitaliste. Cela semblait très simple. Notre attitude à l'égard de l'État s'inspirait de Thoreau – le droit de ne pas tenir compte de l'État, la désobéissance civile face à l'État des patrons... »²⁵. La grève générale, nous l'avons vu, paralyserait l'économie et provoquerait la fin du capitalisme. Dans les textes et les discours des IWW la nouvelle société était désignée sous le nom de "*workers' commonwealth*", "*industrial commonwealth*", "*cooperative commonwealth*" et "*industrial democracy*". L'État disparaîtrait et le syndicat deviendrait la cellule de base de la société. Le syndicat annonçait la société de l'avenir : « En nous organisant industriellement, nous sommes en train de former la structure de la nouvelle société dans la coquille de l'ancienne. »²⁶ Une fois aboli le capitalisme et l'État disparu, s'installerait une « forme industriellement gérée de société », une économie contrôlée par les travailleurs et administrée par les syndicats. La représentation de tous serait assurée par le vote pour des délégués de chaque syndicat. Ainsi le pouvoir serait-il entre les mains de ceux qui travaillent et, une fois éliminés les capitalistes « parasites », les richesses seraient redistribuées sur une base juste.

Conclusion

Malgré les débats sur les principes, les orientations et les finalités de l'organisation, les divergences entre IWW de l'Ouest et de l'Est, entre socialistes et anarcho-syndicalistes, la théorie n'était pas la préoccupation majeure des IWW. Leur priorité c'était l'agitation, la mobilisation des travailleurs, un appel au sentiment de classe et à la révolte plutôt qu'une adhésion formelle à une idéologie. Selon un orateur de rue de Spokane, au firmament des IWW brillaient « les 3 étoiles IWW de l'éducation, de l'organisation et de l'émancipation. »²⁷ La volonté des IWW de changer le monde puisait sa force dans l'exaltation de l'au-

tonomie ouvrière, le refus de la soumission, l'esprit de solidarité, la résistance à l'exploitation et à l'injustice. Le mouvement véhiculait une culture iconoclaste qui, à travers de multiples formes d'expression, célébrait le refus des valeurs bourgeoises et la croyance à un autre monde possible. Leur vision de l'avenir était-elle marxiste, anarchiste ou l'« espérance millénariste d'une révolution toute proche », pour reprendre la formule d'Hubert Perrier ? Les IWW n'étaient pas des doctrinaires. Ils ont fait un usage pragmatique du marxisme et de l'anarchisme, les associant dans une alliance non-orthodoxe et ne s'embarassant pas de leurs contradictions. Ils se sont surtout fiés à leur expérience sur le terrain de l'exploitation et des luttes. Leur organisation a porté les espoirs d'une gauche révolutionnaire du mouvement ouvrier, nourrie de traditions autochtones et européennes. Sans doute a-t-elle été fragilisée par certaines pratiques comme le refus de signer des contrats avec les employeurs et d'avoir des fonds de grève et de secours mutuels. Mais ces facteurs internes ne sont pas seuls en cause. D'autres facteurs plus globalement politiques, liés aux spécificités de la société américaine et de son idéologie, expliquent aussi le caractère éphémère de cette gauche minoritaire et marginalisée. Elle a été frappée de plein fouet par la répression à l'époque de la première guerre mondiale. Fidèles à leur idée de la nécessaire solidarité internationale des travailleurs face au capitalisme, les IWW ont déclaré leur opposition à la guerre. Ils ont manifesté clairement leur hostilité au patriotisme et leur anti-militarisme. Lors de l'entrée des États-Unis en guerre, un certain nombre d'entre eux refusèrent d'être mobilisés, mais l'organisation n'alla pas jusqu'à appeler au refus de la conscription ou à des grèves contre la guerre. Cela n'empêcha pas une répression féroce de s'abattre sur eux – répression de l'État mais aussi de groupes patriotiques érigés en comités de vigilance. Pourchassés, victimes d'arrestations massives et même d'assassinats, les IWW disparurent de la scène politique et sociale. Certains d'entre eux rejoindraient, par la suite, le parti communiste et seraient actifs dans le CIO (Congress of Industrial Organizations). Et les wobblies ne cesseraient de hanter l'imagination de ceux qui ne se résignaient pas à voir le mouvement ouvrier américain prendre le chemin qu'il a pris.

1 Voir *The Founding Convention of the IWW. Proceedings*, New York, 1905, réédition New York, Merit, 1969. En français : Larry Portis, *IWW et syndicalisme révolutionnaire aux États-Unis*, Paris, Spartacus, 1985.

2 *The Industrial Worker*, cité dans Philip Foner, *History of the Labor Movement in the United States*, vol. IV, *The Industrial Workers of the World, 1905-1917*, New York, International Publishers, 1955, p. 129.

- 3 *Solidarity*, 28 mai 1910, Ibid., p. 124.
 4 Ibid., p. 120.
 5 Salvatore Salerno, *Red November Black November. Culture and Community in the Industrial Workers of the World*, Albany, State University of New York Press, 1989, p. 5.
 6 Cité dans Paul Buhle, *Marxism in the USA from 1870 to the Present Day*, London, Verso, 1987, p. 95.
 7 Cité dans Joyce Kornbluh (ed.), *Rebel Voices – An IWW Anthology*, Chicago, Charles H. Kerr, 1988 (1^o ed. : 1972), p. 45.
 8 Ralph Samuel, notice nécrologique du chanteur Ewan MacColl, *The Independent*, 30 octobre 1989.
 9 Ralph Chaplin, *Wobbly*, New York, Da Capo Press, 1972 (1^o ed. : 1948), p. 147.
 10 Elizabeth Gurley Flynn, *The Rebel Girl*, New York, International Publishers, 1955, p. 135.
 11 Cité dans Joyce Kornbluh, op. cit., p. 49.
 12 Cité dans Salvatore Salerno, op. cit., p. 77.
 13 Cité dans Philip Foner, op. cit., p. 157.
 14 Ronald Creagh, *Histoire de l'anarchisme aux États-Unis d'Amérique (1826-1886)*, Grenoble, La Pensée Sauvage, 1981, p. 10.
- 15 In Madeleine Rebérioux (sous la dir. de), *Fourmies et le Premier Mai*, Paris, Éditions Ouvrières, 1994, pp.315-346.
 16 Sur Emma Goldman et d'autres personnalités, voir Mari Jo Buhle, Paul Buhle, Dan Georgakas (eds.), *Encyclopedia of the American Left*, London, Verso, 1990.
 17 Fred Beal, *Proletarian Journey, New England, Gastonia, Moscow*, New York, 1937, p. 48.
 18 Cité dans Philip Foner, op. cit., p. 144.
 19 Ralph Chaplin, op. cit., p. 176.
 20 Cité dans Joyce Kornbluh, op. cit., p. 51.
 21 Ibid., p. 35.
 22 Cité dans Philip Foner, op. cit., p. 398.
 23 Elizabeth Gurley Flynn, préface à la traduction d'Émile Pouget, *Sabotage, The Conscious Withdrawal of the Workers' Efficiency*, Cleveland, 1915, p. 5.
 24 Cité dans Philip Foner, op. cit., p. 166.
 25 Elizabeth Gurley Flynn, *The Rebel Girl*, op. cit., p. 134.
 26 Cité dans Philip Foner, op. cit., p. 142.
 27 Cité dans Joyce Kornbluh, op. cit., p. 40.

Retours sur l'histoire

Sylvain Pattieu

Historien, auteur de *Les camarades des frères – Trotskistes et libertaires dans la guerre d'Algérie* (Syllepse, 2002)

L'internationalisme en rouge et noir : trotskistes et libertaires dans la guerre d'Algérie

Dans une intervention lors d'un colloque de mars 1999 sur « Crise de la culture et culture de crise », Danielle Tartakowsky explique, en prenant notamment l'exemple de Mai 1968, comment les moments de crise politique permettent à des segments, des fragments de cultures politiques antérieures, de se combiner autrement, de circuler et de se recomposer¹. Quand la crise est importante, ce sont de véritables cultures syncrétiques qui peuvent émerger, et le neuf apparaît ainsi à partir de combinaisons inédites de l'ancien.

La guerre d'Algérie a été un de ces moments de crise pour la société française. À droite comme à gauche, la fin de la IV^e république, le retour du gaullisme, le déclin de la SFIO et la naissance du PSU ont constitué des fractures, avec l'émergence de nouveaux acteurs appuyés par des forces sociales composites. La gauche révolutionnaire, à son échelle, n'a pas été épargnée par ces recompositions, et l'anticolonialisme a conduit au rapprochement, sur le plan de l'action pratique, d'organisations, d'individus, appartenant à des courants différents, à des traditions parfois opposées. Ces rapprochements se sont même traduits par la constitution d'une organisation et d'une revue commune, La Voie communiste, de 1958 à 1965, qui a regroupé en son sein des militants libertaires, des dissidents du PCF et des trotskistes ou ex-trotskistes.

Extrême gauche, années cinquante

Quand éclate, en novembre 1954, l'insurrection déclenchée par le FLN, la gauche révolutionnaire est en France minoritaire et divisée. Il est possible de distinguer deux traditions principales, deux cultures politiques identifiées par une histoire, des symboles, des acteurs, une idéologie et une identité, la tradition anarchiste et la tradition trotskiste.

Depuis 1953, deux organisations, la Fédération anarchiste (FA) et la Fédération communiste-libertaire (FCL) se disputent l'héritage anarchiste. En 1952, les